LE CRIME DES FEMMES

XX

LE TALISMAN.

Augustine était installée ; elle avait compté dépenser vingt mille francs pour son mobilier, il lui coûtait le double. Il ne lui restait plus que cent soixante mille francs ; la jeune femme ne se faisait pas l'illusion qu'elle vivrait d'un revenu de sept mille livres, mais l'insouciance de son caractère en matière d'argent l'emporta sur ses préoccupations. Elle s'accommoda de son lit moelleux, et y manda bientôt les marchands et les couturiers ; le crédit lui prodigua ses facilités entraînant, elle en abusa. Augustine eut une voiture au mois et la partagea le plus souvent avec Néra ; toutes deux ambitionnaient d'être citées au nombre des élégantes de Paris ; elles y réussirent. On les attendait à l'heure des défilés du Bois, on les cherchait aux premières représentations. Loin de se nuire, leurs beautés diverses se faisaient valoir.

Un matin Augustine écrivait, quand sa femme de chambre lui présenta une carte.

— Je n'y suis pour personne, dit Augustine sans la regarder.

— Madame me permettra d'insister : le prince Orlow...

Augustine laissa tomber sa plume.

— Faites entrer, dit-elle.

Le prince alla rapidement vers madame Courcy et la regarda avec une joie mêlée d'une sorte de curiosité.

— Vous trouvez-vous autre ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il, mille fois plus séduisante.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Vous êtes libre, dit le prince d'une voix profonde.

— Eh bien, dit Augustine, je ferai comme les oiseaux, je m'en volerai.

— Où ?

— Partout.

— C'est bien vaste.

— Pas trop. Tout se compose de quelques cités dans lesquelles se trouvent les chefs-d'œuvre sortis des mains des hommes, l'Italie entière, quelques villes d'Allemagne... Des pays grandioses dans lesquels il semble que Dieu ait rassemblé ses merveilles.

— Soit ! dit le prince, mais aucun de ces tableaux de la nature ne se ressemble... Quand vous aurez vu la Suisse il vous manquera d'admirer les îles fleuries au milieu des vagues bleues, de visiter les golfes de l'Inde, de parcourir les bords de la Norvège, de gravir les pics himalayens... La vie d'une créature ne suffirait pas à cette série de voyages. J'ai souvent rêvé

il faut laisser l'audace aux pensées quand le réel est paisible—qu'une femme précocement éprouvée par l'existence, mais assez énergique pour la recommencer, me tiendrait un jour la main en me disant : " Les plaisirs nous écoeurent, les hommes sont faux, les femmes égoïstes ; au lieu de vivre pour les autres, vivons pour nous... Ne nous quittons plus... ce n'est pas l'amitié qui nous unira, l'amitié est un sentiment plus fort que la sympathie à laquelle nous cédon ; ce n'est pas non plus ce que le vulgaire appelle l'amour, ce serait une affection faite d'abandon et de confiance..." Oui, plus d'une fois j'ai compté qu'une femme me dirait ces choses... ou si sa bouche s'y refusait, qu'elle prendrait un papier aussi petit qu'un pétale de rose, et y écrirait : *loubi maia*."

Le prince prit sa carte et y traça les mots qu'il venait de prononcer d'une voix émue.

— Que signifient-ils ? demanda Augustine.

— Si je vous l'apprenais, ils perdraient leur puissance.

— Ils en ont donc une ?

— Infaillible !

— Chacun peut en éprouver l'efficacité.

— Ce serait trop dire... mais je vous l'affirme, à quelque heure, en quelque lieu que le *loubi maia* résonne à mes oreilles ou frappe mes yeux, si ces mots sont prononcés par vos lèvres ou tracés par votre main, j'accourrai, je vous le jure... Ils vous donneront sur moi puissance de vie ou de mort... J'ai voulu vous le dire une fois, je ne le répéterai jamais... Et maintenant, continua le prince en changeant subitement de ton et de langage, puis-je vous être bon à quelque chose ?

— Accompagnez-moi au théâtre ; Néra veut voir un gros mélodrame, donnez-lui cette satisfaction."

Quand le prince se fut retiré, Augustine serra la carte sur laquelle il avait tracé les deux mots qui pouvaient lui servir de talisman.

— Lorsque le tocsin de ma vie sonnera, dit-elle, j'appellerai ce sauveur."

Augustine voulait visiter la Suisse, elle comptait sur la princesse Varvara, sur madame Labadoff ; elle demanda à Néra si elle ferait partie de ce groupe.

La femme de l'artiste le promit, le soir même elle en parla à son mari. Le lendemain, pendant l'absence de Gustave, Néra vendit un tableau à peine terminé et courut faire des emplettes indispensables pour son voyage.

A son retour, Thiébaud s'inquiéta de sa toile.

— Eh bien, dit tranquillement Néra, j'avais besoin d'argent, je l'ai vendue.

— Tu as osé...

— Encore... mais tu ne me fais pas une scène, tu reprends celle d'hier qui continuait celle de la veille... Je suis lasse à la fin... Créée des chefs-d'œuvre en mon absence, moi je m'en vais...

— Lâche ! dit Gustave, tu ne peux supporter la vie retirée, paisible, honorable ; il te faut une existence fébrile à l'avance d'une dénomination inventée par les petits journalistes pour les femmes qui te ressemblent : " les cocodettes ! " Tu ne veux pas me laisser le loisir de créer de grandes choses pour cette gloire qui devait être la tienne.

— Eh ! mon Dieu, dit Néra, Dieu créa le monde en sept jours, et Rubens en mit huit à peindre son *Assomplion*.

— C'est la destinée ! fit Gustave ; Hercule trouva sur sa route Déjanire pour l'amollir et le consumer... Samson eut les cheveux coupés par Dalila... Fornarina aimait Raphaël.

— Aucun d'eux ne s'est plaint, que je sache.

— Tous trois sont morts, l'un sur un bûcher, l'autre sous les débris d'un temple, le dernier en face de son œuvre inachevée... Encore sont-ils morts glorieusement, tandis que moi !... Tu ne laisseras rien debout dans mon âme, pas même la certitude d'avoir été aimé... Quand tu m'adresses une tendre parole, je devine que tu me rappelleras un mémoire à solder... Si je te trouve douce et bonne, tu prépares l'aveu d'une dette... Ne reçois de semblants d'amour de sa femme qu'en échange de billets de banque...

— Mon cher, Andrea del Sarto volait pour la sienne !

Néra sortit sur ce mot cynique.

Gustave tomba comme foudroyé sur le divan.

Le lendemain, en dépit de sa colère et de sa souffrance, il entra chez sa femme. Néra surveillait Julie qui préparait des malles. La tranquillité d'accueil de Néra terrifia l'artiste ; il eût mieux aimé la voir irritée ; sa froideur creusait entre elle et lui un abîme plus profond que la haine : une séparation temporaire devenait indispensable. Il resta près d'elle, silencieux et morne ; ses lèvres tremblaient, ses yeux se voilaient de larmes. Néra le vit, elle eut un bon mouvement et s'approcha de lui.

— Je ne serai pas longtemps, dit-elle.

Gustave chercha à lire dans le regard de sa femme si une tendresse sincère se réveillait en elle ; mais Néra céda à une compassion éphémère, presque dédaigneuse.

— Tu m'écriras souvent ? demanda Thiébaud.

— Et de partout, répondit Néra.

Deux heures après, la jeune femme rejoignait Augustine au chemin de fer, où Douchinka Labanoff, son mari, Varvara et le prince Serge Orlow les attendaient.

Les attentions les plus empressées du jeune Russe furent, au début du voyage, partagées entre la princesse et Néra.

Était-il trop sûr de madame Courcy pour afficher ses préférences ? Peut-être jouait-il son rôle et s'efforçait-il d'exciter les susceptibilités de la jeune femme. Mais Augustine, bien que troublée parfois d'un mot ou d'un regard, n'était cependant pas éprise du jeune Serge. Les passions de cet homme devaient être terribles, elle s'en effrayait. Madame Courcy était une faible nature, lâche devant le devoir et devant la passion. Incapable de vivre paisible et sainte près de son mari, elle n'eût pas accepté aisément de partager la vie d'un homme de la trempe d'Orlow. Le prince connaissait si bien cette nuance de son caractère que, s'il lui parlait de sentiments violents, il enveloppait l'audace de sa pensée de formes élastiques et pouvait toujours s'épargner la honte d'un refus ou d'un éclat de rire.

Le voyage fut charmant. La caravane parcourut toute la Suisse, puis se reposa pendant un mois à Vevey, en face de cette magnifique vallée du Rhône dont les incomparables couchers de soleil ne s'effaçaient jamais de la mémoire des yeux. La gaieté d'Augustine se déployait sans arrière-pensée ; elle s'endormait le soir en songeant aux plaisirs du lendemain, et, à peine éveillée, se préparait à des distractions nouvelles. Un seul nuage obscurcit son front. Il fut amené par une lettre d'Aurélien Charmont.

— Mon amie, écrivait-elle, ce que je vous écris n'est point la demande mal dissimulée d'un service, mais seulement la plainte d'un cœur cruellement éprouvé. Vous connaissez assez notre intérieur pour comprendre que le mal a pris d'incalculables proportions. Rien n'a pu ramener Louise à la raison, et son gaspillage du modeste budget met le ménage à deux doigts de sa perte. L'honneur de la famille est sauf ; mais la considération bureaucratique de M. Revel est perdue... Les créanciers de ma sœur ont mis arrêt sur les appointements de son mari... C'est une tache que rien ne saurait laver. Ses appointements beaucoup réduits ne suffisent plus à payer comptant le strict nécessaire. Toute voie d'avancement est désormais fermée pour mon beau-frère, ses chefs lui ont adressé de graves reproches, et le malheureux n'a pas essayé de se défendre. Louise n'a fait aucun sacrifice pour parer aux difficultés du présent. Elle a seulement consenti à renvoyer la domestique. Une femme de ménage la remplace le matin, et je pourrais au reste... Ludovise reste confiée à ma garde. Je m'en réjouis pour la pauvre enfant dont je prendrai soin à ma guise ; j'espère lui enseigner l'amour du travail et de la simplicité... Tu vois bien que je suis obligée de rester fille, puisque me voilà une petite créature d'adoption... Louise donne toujours une soirée le vendredi..."

Cet épisode rappela brusquement à madame Courcy ses propres folies ; elle fit un retour sur elle-même, additionna ses dépenses, compta ce qui lui restait et conclut par une demande d'argent à son notaire.

Le mois d'août prit fin. Il fallait songer à rentrer en France, les brouillards s'épaississaient dans les vallées de la Suisse. Vingt fois on agita la question de savoir ce que l'on ferait pendant les premiers mois de la mauvaise saison. Sans rien arrêter, on forma cependant le

vague projet de les passer à Nice. Cette fois, la belle Néra ne pouvait être du voyage, elle devait se résigner à rentrer dans l'atelier de Gustave Thiébaud. Cette résolution lui coûta plus encore qu'elle ne le pensait.

L'idée de vivre autrement qu'elle ne faisait, entourée de plaisirs, fêtée, adulée, lui causa une sorte de désespoir. Cette tête vide, ce cœur égoïste ne voyait rien au-delà d'elle-même, et bientôt Néra aurait à compter avec son maître. Son maître ! ce mot la révoltait. Il fallait un dénoûment au drame intime dont elle avait joué les quatre premiers actes ; elle se demandait de quelle façon elle le combinerait, sans se précipiter si Gustave n'aurait pas aussi, lui, la prétention d'y ajouter une scène imprévue ? Les avis de sa conseillère Augustine manquaient de précision ; elle-même s'abandonnait à un courant dangereux sans savoir si ce courant ne la jetterait pas à l'abîme. Elle se disait, du reste, que M. Courcy lui restait comme ressource suprême, et la fortune de M. Courcy reposait sur une usine dont les rouages admirablement combinés auraient pu marcher sous la direction du maître ; tandis que les revenus de Gustave, aléatoires et irréguliers, ne se multipliaient que grâce à un travail assidu exigeant toute la liberté de sa pensée. Néra sondait plus avant l'avenir que son amie ; elle y voyait les dangers plus sérieux, une chute imminente, si profonde qu'elle ne pourrait plus jamais remonter. Comment, à quelle occasion, sous quel prétexte Néra briserait-elle tout lien d'honneur, il lui eût été impossible de le dire ; elle savait seulement que cela arriverait... surtout si elle retrouvait Gustave en proie à une tristesse inféconde.

Varvara, pendant les dernières semaines de son voyage, laissa clairement voir à Augustine qu'elle suivait d'un regard curieux la diplomatie d'Orlow. Madame Courcy se défendit mollement de l'avoir elle-même comprise. La troupe joyeuse revint à Paris et se dispersa à la gare du Nord. On se revint le lendemain. Quinze jours plus tard, on partait pour Nice. Néra ne fut pas du voyage.

Nice est un lieu d'enchantement où décembre donne à la fois des violettes fleuries et des oranges mûres. On y laisse vivre avec plénitude, et les amollissements du climat d'Italie y sont exempts de la torpeur. Nice a des palmiers comme l'Orient, des cactus comme l'Amérique. On y trouve réunies toutes les nationalités ; on s'y donne tous les plaisirs de Paris, depuis l'opéra jusqu'aux courses. Madame Courcy ne se ressemblait plus. Des tristesses la prenaient sans cause apparente ; souvent, quand elle était seule, des chiffres naissaient sous sa plume. A ces crises de mélancolie succédaient des accès de gaieté folle, des témérités sans nom. Elle montait des chevaux fougueux, prenait les rames d'une barque et risquait sa vie comme si elle souhaitait la perdre.

Un soir, elle témoigna le désir de faire une promenade en mer. Varvara, souffrante, restait chez elle, et Douchinka dînait en ville avec son mari. Le prince Serge fit préparer un canot et obtint d'accompagner madame Courcy.

Quand Augustine gagna la grève, elle vit en face d'elle une embarcation recouverte d'un dais de soie frangé d'argent et garnie à l'intérieur de tapis et de coussins du même genre.

— Mais, demanda Augustine au prince, vous ne pouviez deviner que j'aurais ce soir la fantaisie de monter en barque ?

— Madame, répondit Orlow, depuis votre arrivée à Nice, ce canot est préparé et vous attend.

— Et si je n'eusse pas demandé à faire de promenade en mer ?

— Il n'eût pas servi, voilà tout... Aussi bien demain sera-t-il brûlé..."

Augustine regarda le prince, il souriait.

Un moment après, le canot glissait sur les vagues bleues. Il faisait une admirable soirée, constellée d'étoiles, parfumée et transparente. Augustine se laissait engourdir par le balancement de la barque.

— Savez-vous ce qui nous manque ? dit-elle à Orlow.

— Non, mais dites-le, et vous l'aurez.

— Un improvisateur, un poète, quelqu'un qui chanterait le Tasse ou l'Arioste.

— Ces poètes-là, vous les connaissez, madame ; ne vaudrait-il pas mieux vous révéler une œuvre nouvelle, et réciter pour vous des strophes qui jamais ne frappèrent votre oreille. Le Tasse a célébré la Jérusalem, Lermatoff a rêvé le démon, et ce sont des fragments du *Démon* que je veux vous dire."

Serge commença d'une voix vibrante à réciter les plus beaux fragments de ce poète, et cette poésie étrange pénétrait dans l'âme d'Augustine comme la pointe acérée d'un poignard.

Le prince la traduisait avec une grande élégance, et, quand il fut arrivé au dialogue de Tamare et de l'Esprit des ténèbres, Augustine crut que le regard d'Orlow lisait ses plus intimes pensées.

— Qui es-tu ? demanda la jeune fille, s'adressant à Satan, viens-tu du ciel ou de l'enfer ? Qui t'envoie et que me veux-tu ?—Tu es belle !

— Qui es-tu ? qui es-tu ? réponds.

— Je suis celui dont tu écoutes la voix pendant le calme de minuit ; celui dont la pensée s'entretenait avec ton âme ; celui dont tu devinais vaguement les douleurs, celui dont tu voyais le visage en songe. Je suis celui dont le regard tue l'espérance, dès que l'espérance commence à fleurir. Je suis celui que personne n'aime et que tout ce qui existe voue à la damnation. La distance et les temps n'existent pas pour moi. Je suis le fléau de mes esclaves terrestres. Je suis le roi de la science et de la liberté ; je suis l'ennemi du ciel ; je suis l'effroi de la nature entière... et je tombe à tes pieds..."

C'est à toi que j'apporte, humilié, les prières de l'amour, mon premier martyre en ce monde et la virginité de mes larmes."

Orlow n'acheva pas, Augustine pleurait ; le prince resta agenouillé devant elle, il ne lui demanda pas le secret de son angoisse, il la partagea réellement pendant une heure. Pour la première fois de sa vie ce sceptique sans pitié ne railla ni la pudeur, ni les terreurs d'une femme, tremblante à l'idée de sa première faute.

Mais le coup était porté dans l'âme d'Augustine. Elle ne pouvait plus voir Serge qu'à travers le *Démon* de Lermatoff, et ce souvenir s'unissait à celui de cette nuit étoilée, de cette barque fuyante, et de cette poésie qu'il récitait comme un improvisateur. De fête en fête l'hiver de Nice s'acheva. On revint à Paris dans la première semaine du carême.

Forcément, madame Courcy dut s'occuper d'affaires. Elle avait dépensé énormément d'argent en Suisse, à Bade, partout. Elle devait à tous ses fournisseurs. Ceux-ci, avec le flair qui leur est particulier, comprirent que leur cliente, ayant quitté son mari, ne pouvait plus avoir un crédit aussi illimité, et raccourcirent les rénes de ce même crédit. On présenta fort poliment les premières factures, en s'excusant même de le faire ; on insista très-fort ensuite ; on finit par en exiger le paiement. Il y eut des conciliabules de créanciers se rencontrant dans les antichambres, des assignations devant le juge de paix. Augustine ne se donna la peine de rien lire et reçut du papier timbré. Cela dura deux mois. Elle déplaça cependant un jour une feuille couverte de caractères et de formules sentant l'huissier ; elle vit le mot : *Commandement*, et courut chez le notaire. Il fallait payer... Augustine engagea ses diamants et solda quelques dettes ; elle garda le reste de l'argent pour vivre. Les domestiques devenaient moins polis et semblaient craindre pour leurs gages ; Augustine les renvoya et restreignit le train de sa maison. La dot était gaspillée ; madame Courcy ne pouvait plus compter que sur la vente de ses bijoux. Après ? que ferait-elle ? La jeune femme lutta, emprunta, se débattit au milieu de la toile d'araignée qu'elle avait tissée autour d'elle, et ne voyant aucun moyen de salut, elle songea à se tuer.

Elle se regarda devant son miroir et eut pitié de sa beauté.

Le lendemain, les huissiers procédaient à une saisie.

La pensée qu'on allait vendre les objets dont elle était entourée, la déposséder de ce luxe sans lequel elle ne pouvait vivre, la jeta dans le désespoir. Elle courut à son secrétaire, en fouilla les tiroirs que tant de fois déjà elle avait ouverts, et l'argent et les bijoux qu'ils renfermaient remplirent à peine le creux de sa main... Tout à coup ses yeux reconurent une carte du prince Serge sur laquelle se trouvaient écrits deux mots russes : *loubi maia*...

— Mon talisman ! s'écria Augustine, je suis sauvée."

Puis se tournant vers les huissiers : " Revenez demain, ajouta-t-elle, vous serez payés."

Quand Augustine fut seule, elle plaça la carte sous enveloppe et sonna son valet de chambre.

— Pour le prince Orlow, dit-elle.

Quand le domestique fut sorti, Augustine se coucha la tête dans les mains.

— Je suis bien vile et bien misérable, murmura-t-elle.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

UNE ÉCLIPSE EN CHINE

L'empereur de la Chine étant l'image du soleil, toutes les fois qu'une éclipse de cet astre doit se produire, les astronomes doivent l'annoncer longtemps à l'avance à la cour et au peuple, afin que des mesures soient prises à la cour et à la ville dans le but d'effrayer le dragon noir qui ose s'attaquer à l'astre sacré.

Ces mesures de précaution consistent en coups frappés sur des gonds, vases d'airain, etc., qui font une peur énorme au dragon noir.

Sous le règne de Tchong-Kang, 2115 ans avant notre ère, deux astronomes, Hi et Ho, furent mis à mort pour ne pas avoir prévu une éclipse de soleil.

Or, cette année, les astronomes ont mis tant d'empressement à faire leur devoir, bien qu'il ne s'agit que d'une éclipse de lune, qu'ils l'ont prévue trois quarts d'heure trop tôt.

Le 17 février, à l'heure indiquée, cinq heures du soir, le phénomène ne se produisant pas, tout le Céleste-Empire fut en émoi. On crut à une calamité publique à Pékin.

On ne fut rassuré que lorsque, trois-quarts d'heure plus tard, l'éclipse se produisit enfin.

Mais c'est égal, l'empereur n'était pas content, et il a fait savoir aux astronomes que, si pareille erreur se reproduisait encore, il les enverrait en exil et supprimerait leurs appointements.